

FEUILLETON

## Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

## PREMIÈRE PARTIE

## III

(Suite)

Alors, délivrée de ce souci, la mère Orvanne, avec son entêtement d'Auvergnate, fut hantée par une idée fixée : savoir du jeune homme s'il n'avait pas laissé son cœur dans la capitale, à une de ces Parisiennes qu'elle exécrait sans trop savoir pourquoi ; puis, qu'il y eût affirmative ou négative, lui montrer, coûte que coûte, la femme choisie par elle. La présentation faite, on pourrait, ensuite, attendre un an, même plus, pour le mariage. L'important était de ne pas laisser échapper un parti superbe.

Le dimanche suivant, après la messe qui avait retenu Jacques au village, elle le questionna. Les réponses de son fils, nettes, précises, ne lui laissèrent aucun doute. Pauvre, il n'avait pu s'amuser ; désireux de se faire au plus tôt une position, il avait donné son amour à l'étude, soutenu dans ses privations dans son travail, par l'espoir du quitté le pays :—des coureurs, ces semaines ou un mois de courses au grand air, et sa santé étant solide, il pourrait commencer à se former une clientèle parmi les villageois du bourg et des environs. Plus tard, oh ! bien plus tard, quand il aurait quelques ressources, il louerait une des maisons bâties vers la grand' route, entre cour et jardin. Son père, alors, se reposerait ; sa mère tiendrait le ménage ; lui, pendant ses loisirs, écrirait des ouvrages scientifiques. Ce serait une vie calme, bien laborieuse ; bref, une vie de délices...

Radiuse, la mère Orvanne avait écouté sans mot dire. Mais Jacques gardant le silence, comme perdu

dans ses rêves d'avenir, elle remarqua d'un air rusé :

—Le chalet des Saules te conviendrait joliment !

Il sourit.

—Trop beau ! Trop cher !

—Trop beau ? Trop cher ? Il y a des manières pour arranger les choses. Les Dourif en sont propriétaires depuis que les Parisiens ont quitté la pays :—des coureurs, ces Parisiennes-là !—Or, les Dourif sont très accommodants ; de plus, ils nous aiment beaucoup, toi surtout, Jacques.

—Ils me connaissent à peine.

Elle se récria :

—Ils te connaissent à peine ? Des gens qui t'ont vu tout petit ! Des gens chez lesquels tu t'es amusé nombreuses fois pendant tes vacances de collège ! Tu perds donc la mémoire ?

D'un ton à la fois persuasif et sans réplique, elle conclut :

—Ils savent ton retour, et sont un brin fâchés que tu ne sois pas déjà descendu jusqu'au moulin. Nous irons cet après-midi.

L'après-midi, en effet, ils prirent tous trois le chemin de Durtol où demeuraient les Dourif. Le père Orvanne, vêtu de ses habits du dimanche : pantalon et veste de bure piquée de boutons de cuivre, chapeau de feutre orné du velours traditionnel, gros sabots bien blancs. La mère Orvanne, pimpante dans sa robe de "droquet" bleu, sur laquelle s'étalait son tablier de noce en soie marron, un fichu jaune à franges, rentré dans la bavette, son plus fin bonnet tuyauté, entouré d'un large ruban mauve formant "papillon". Jacques, avec un "complet" à vingt-neuf francs de la Belle Jardinière, qu'il avait préféré à la redingote noire si désirée par sa mère pour cette visite de cérémonie.

Ils suivaient, sans causer, un sentier à travers bois. Le paysan fumait sa courte pipe en merisier noirci. Le jeune homme regardait la variété des teintes dont l'automne paraît le feuillage : rouge vif, jaune d'or, vert sombre : une vraie palette, d'où la brise détachait tantôt une couleur, tantôt une autre

qui allaient former une mosaïque sur la mousse veloutée. La mère

Orvanne, elle, insensible aux beautés de la nature, guettait une éclaircie lui permettant de dire un peu ce dont son cœur était plein.

—Vois, Jacques, s'écria-t-elle enfin, droit devant-toi, entre un bouquet d'arbres et une grande prairie, c'est le moulin aux Dourif.

—Cette belle maison en briques et pierres blanches ?

La paysanne eut un sourire d'orgueil.

—Oui, c'est quasiment un château. Ils ont construit ça, l'année dernière, avec toutes les mécaniques nouvelles, pour recevoir leur fille à sa sortie de pension.

Indifférent, Jacques répéta :

—Leur fille ?

—Où as-tu donc la tête ? La petite Francine nous accueillait si gentiment quand nous allions au vieux moulin ! C'est, maintenant, une demoiselle. Elle a été élevée au couvent ; elle sait des tas de choses, absolument comme une Parisienne.

Mécontent, Jacques se tourna vers sa mère.

—Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela avant de partir ?

—Parce que tu ne serais pas venu ; or, nous tenons, ton père et moi, à garder de bonnes relations avec les Dourif. Pas vrai, Jérôme ?

—Oui, fit le paysan ; puis, mon gars, Francine est un beau brin de fille et le plus riche parti des environs.

—Oh ! ceci m'est égal. Je ne cherche ni un beau brin de fille, ni un riche parti. Je cherche seulement tranquillité et travail.

—On pourrait tout réunir, et le chalet des Saules entrerait dans la dot de Francine. Elle est fille unique, la petiotte ; les Dourif ne tiennent pas à l'argent pour leur gendre, donc...

La mère Orvanne s'interrompit, car Jacques, ce très doux qui faisait toutes ses volontés, venait de s'arrêter brusquement sur la lisière du bois.

—Écoutez, dit-il d'un ton ferme, vous désirez que j'aille chez les Dourif... Je viens... d'abord parce que ce